

beaucoup moins épuisé, et le champ est prêt bien plus tôt pour recevoir un autre ensemencement, dans le cas où l'on voudrait cultiver sur ce terrain autre chose que du chanvre.

ROUISSAGE DU LIN ET DU CHANVRE.—Les fibres qui forment la filasse qu'on extrait du lin et du chanvre sont contenues dans l'écorce de ces plantes où elles sont agglutinées par une matière gommeuse et résineuse, dont il faut les débarrasser non-seulement pour pouvoir les extraire, mais pour qu'elles acquièrent la souplesse nécessaire aux usages auxquels on les destine.

Le moyen qu'on emploie généralement pour séparer la filasse de cette substance gomme-résineuse est la décomposition par une espèce de fermentation putride : c'est là le but du *rouissage*.

Dans quelques cantons, le rouissage s'exécute, pour le lin principalement, en l'étendant sur un pré, où on le retourne fréquemment, jusqu'à ce que les pluies, les rosées, et les autres influences atmosphériques aient achevé la déposition putride de la substance gomme-résineuse, et que les fibres se détachent facilement.

De quelque manière qu'on exécute le rouissage, le soin le plus important doit être que la fermentation putride marche également dans toutes les tiges, et qu'elle soit arrêté au moment où la matière gomme-résineuse est entièrement décomposée ; car, si on ne l'arrête pas à ce point, la fermentation s'exerce sur les fibres elles-mêmes, ce qui affaiblit beaucoup.

Lorsque les plantes ont été placées sous l'eau, on doit surveiller l'opération pour s'assurer que la fermentation s'établit bien également dans toute la masse, et, dans le cas contraire, la démonter pour la construire de nouveau en plaçant les bottes. On extrait de temps en temps un échantillon de l'intérieur de la masse pour connaître l'instant où le rouissage est terminé, et alors on ne perd pas de temps pour retirer le tout de l'eau, et étendre les poignées sur un pré, ou mieux encore, les placer debout en les écartant par le pied, afin de les faire sécher promptement.

Pour le lin roui sur le pré, on doit avoir le plus grand soin d'étendre les tiges en couches minces et d'une épaisseur bien égale ; on doit les retourner au moins deux fois pendant la durée de l'opération, et l'on doit se hâter de le faire aussitôt qu'on s'aperçoit que l'herbe, par sa croissance, s'entrelace dans les tiges du lin ; ce qui arrive assez fréquemment dans les temps pluvieux : dans cette opération on met les plus grands soins à ne pas entremêler les tiges et à conserver la plus grande égalité dans les couches. Sans cela, une partie des tiges sont rouies avant les autres, et pendant qu'on est forcé d'attendre que le rouissage de celle-ci soit terminé, les premières s'affaiblissent et ne donnent plus que des étoupes au peignage.

Le rouissage sur le pré mériterait peut-être la préférence sur le rouissage à l'eau, si sa réussite ne dépendait en grande partie des circonstances atmosphériques lorsqu'il pleut par intervalles, ou même qu'il fait tous les jours d'abondantes rosées le rouissage marche bien, et l'on obtient de la filasse de très-belle qualité si l'opération est bien conduite ; mais, par des temps très secs, il est impossible d'obtenir de belle filasse par ce procédé. Le rouissage à l'eau est donc plus sûr, mais il exige d'être exécuté par des ouvriers très-exercés.

RÉCOLTER LES FÉVEROLES.—La récolte des féveroles se fait rarement avant le mois de septembre ; il est bon de les couper avant la maturité complète des semences, parce que la paille est ainsi de meilleure qualité pour le bétail. C'est une opération fort importante dans la culture de la féverole ; car cette paille, lorsqu'elle est bien récoltée, forme un excellent fourrage pour les chevaux, les vaches et les moutons. Lorsque la récolte est épaisse, le bétail mange presque toutes les tiges : si elle était plus claire, il laisse les plus fortes, et n'y trouve pas moins une nourriture abondante, et peu inférieure en qualité au foin des prairies naturelles.